

Supplément au Bulletin Municipal d'Ingrandes, juin 1994



Cinquante ans après les évènements de la fin de l'occupation allemande, combien de témoins sont encore habitants d'Ingrandes ? Seulement un petit nombre qui constitue ainsi la mémoire vivante de cette époque troublée. Avant que celle-ci disparaisse, ils nous a paru légitime de rappeler à certains, d'apprendre à beaucoup d'autres ce que fut l'été 44 dans notre commune.

Si à travers le bâti il paraît relativement facile de poser telle ou telle question d'histoire locale

- par exemple, pourquoi une église moderne ici ?

- Il est moins aisé d'interroger les hommes et les femmes qui ont agi sur les évènements, ou plus souvent les ont subis.

Non Ingrandais moi-même en 1944, j'ai pris connaissance sans restrictions des évocations relatées ici à l'initiative de Jean-Baptiste Glotin père. Sans aucun doute d'autres personnes auraient pu ajouter leur part de vécu, donc d'informations; s'il en est d'inédites, elles pourront être reçues par la suite.

Ces témoignages, vous les lirez j'en suis sûr avec un réel intérêt sinon avec émotion.

S.ROBERT, Maire

Chronologie générale

1er Septembre 1939

Les allemands, alliés à l'Union Soviétique, envahissent la Pologne. 3 Septembre 1939

Après l'Angleterre, le matin, la France, le soir, déclare la guerre à l'Allemagne. Entre Septembre et Mai, l'activité militaire est faible de part et d'autre.

Cette période s'appellera "la drôle de guerre".

10 Mai 1940

Les allemands bombardent les aérodromes et envahissent la Hollande et la Belgique.

Les armées françaises et anglaises s'avancent à leur rencontre, mais le front est percé entre Namur et Sedan le 13, et le 20 les allemands atteignent la mer.

Les unités engagées en Belgique, coupées de leur base, se replient sur Dunkerque, d'où les marines britannique et française les évacuent à grand peine sur l'Angleterre.

5 Juin 1940

Les allemands attaquent et percent le front de la Somme et brisent toute résistance organisée grâce à leur aviation et à leurs blindés.

15 Juin 1940

Les allemands entrent à Paris, le 16 à Orléans, le 18 à Tours, le 19 à Lyon, Nantes et Ingrandes.

17 Juin 1940

Le gouvernement français a demandé l'armistice qui est signé le 24.

19 Juin 1940 à Ingrande

Les troupes françaises, qui se replient vers le Sud, font sauter la première travée Nord du Pont, interrompant ainsi l'exode de très nombreux réfugiés qui viennent des régions envahies.

Vers 17 h, arrivent les motocyclistes allemands. Ils préparent l'occupation du pays et installent un pont de bateaux.

Ils sont jeunes, disciplinés et sans brutalité inutile avec la population. Les gens diront "Ils sont très corrects".

Ils placardent des affiches "Populations abandonnées, faites confiance au soldat allemand".

Ils ordonnent de rendre les armes qui devront être apportées à la Mairie.

La Kommandantur est installée au Château de la Pierre Percée dont les propriétaires sont à Vichy.

Au Fresne, ils occupent la maison Soulard et "Mon Repos", toutes deux près de l'Eglise. On raconte que deux vieilles demoiselles auraient été violées par des soldats allemands qui auraient été fusillés. Ils ne badinent pas avec la discipline.

Ces premières troupes établissent un passage vers le Pont et continuent vers le Sud.

6 Juin 1941

Le Pont d'Ingrandes est rendu à la circulation.

12 Juin 1941

De nouvelles unités occupent la Pierre Percée, qu'elles quitteront le 10 Novembre.

22 Juin 1942

L'Allemagne se retourne contre son allié soviétique.

18 Octobre 1942

Arrivée de nouvelles troupes allemandes.

20 Juin 1943

Un avion Lancaster, quadrimoteur anglais, tombe au Rai Granneau.

2 blessés qui s'évanouissent dans la nature grâce à une filière de la résistance. Cette évasion coûtera la vie au Comte et à la Comtesse Saint-Bris qui mourront en déportation.

Le troisième est retrouvé mort en Loire. Enterré le 24, sa tombe sera régulièrement fleurie au grand déplaisir des allemands.

6 Juin 1944

Débarquement des anglo-américains en Normandie. Bientôt, on pourra entendre d'ici le bruit sourd de la bataille.

27 Juin 1944

Bombardement de la Riottière. Plusieurs blessés, dégâts aux maisons voisines. Deux bombes non éclatées.

5 Juillet 1944

A 1 h du matin, bombardement de la Gare. Pas de dégâts.

Dans la soirée, bombardement du pont sur la Loire par des chasseurs bombardiers Lockheed Lightning (deux moteurs, deux fuselages, une cabine centrale).

3 morts, 5 blessés. Les maisons de la culée Nord du Pont sont détruites.

Les câbles du Pont sont coupés à la 7ème travée. Le tablier du Pont verse sur le sable en aval, le rendant impraticable aux véhicules.

8 Juillet 1944

La nuit, bombardement des Petites Rivières, au Nord du Chemin de Fer, entre Ingrandes et Champtocé. Deux tués, maison détruite.

23 Juillet 1944

Un groupe de "forteresses volantes" passe au-dessus d'Ingrandes pendant la grand'messe et détruit le pont ferroviaire de l'Alleu à Chalonnes.

Vers 17 h, 12 chasseurs bombardiers "Thunderbolt" monomoteurs attaquent en piqué, à la bombe et à la mitrailleuse, le Pont d'Ingrandes. Les bombes tombent au voisinage de l'Eglise qu'elles détruisent ainsi qu'une trentaine de maisons. C'est un chaos de décombres.

Il n'y a pas de victimes, la ville contenant tout au plus une vingtaine de personnes.

26 Juillet 1944

Un train allemand, qui contient des munitions, est abrité dans la tranchée entre Ingrande et le Fresne. Il est mitraillé par les avions alliés qui l'incendient. Les munitions qui explosent font de nombreux blessés parmi les Waffen SS de la Division Das Reich qui l'escortent. Ces derniers sont en bonne partie originaires d'Alsace.

Ils sont soignés sur place et chez les médecins.

Les explosions projettent sur tout le quartier des Doves et de la Bastille des débris brûlants qui tombent jusque dans la Loire.

Les habitants sont réfugiés le long des quais de la Loire pour éviter les retombées. Des camions allemands sont mitraillés sur la Route Nationale.

29 Juillet 1944

Une bombe tombe vers 4 h sur le Chemin de Fer.

30 Juillet 1944

Passage d'avions qui semblent s'intéresser à nous mais n'insistent pas.

31 Juillet 1944

De jeunes allemands, travailleurs de "l'Organisation Todt" sont arrivés en renfort au train.

2 Août 1944

Brève incursion d'avions dans l'après-midi. Ils mitraillent à nouveau le train et la Gare.

Des allemands sont cantonnés dans l'Ecole Libre des Filles. Ils n'ont qu'un véhicule "chenillette" et peu d'essence.

4 Août 1944

Explosions lointaines. L'après-midi, des avions mitraillent la Route Nationale.

Un autrichien, resté pour "garder le train", en brade le contenu. Beaucoup achètent des parachutes en raison de la pénurie de tissus.

Deux camions sont incendiés sur la Route de Paris, près de la Brellerie.

5 Août 1944

Les allemands, revenus, ont botté, roué de coups et achevé au pistolet l'autrichien liquidateur.

Vers 21 h, les allemands s'en vont à pied par le Pont sur la Loire.

Quelques minutes après, arrivent des "maquisards" armés et casqués.

Ils occupent la culée Nord du Pont. Ils appartiennent aux "Forces Françaises de l'Intérieur".

6 Août 1944

Un homme a été blessé cette nuit à la Riottière, d'un coup de fusil de chasse dans les fesses. Sans gravité.

Ce serait un milicien de Rennes que les maquisards ont désarmé.

En fin de matinée, une voiture "alliée", gazogène, arrive sur la Place de la Gare à Ingrandes, conduite par un parachutiste français (béret rouge, tenue camouflée).

Les maquisards occupent la Riottière avec des parachutistes.

Ils tirent sur les camions allemands qui passent.

7 Août 1944

Les allemands sont revenus. Ils parlent de prendre des otages.

Ils se tiennent au Nord du pont du Chemin de Fer, avec des sacs de sable, des armes individuelles, des grenades et un fusil mitrailleur. Ils disposent d'une chenillette.

Une colonne américaine, escortée de parachutistes français et polonais et par des maquisards, descend vers Ingrandes par la Route de Candé.

Ses 6 ou 7 véhicules armés ou blindés légers s'arrêtent vers le Fief Egaré, près du Moulin, et l'engagement a lieu entre le pont de Chemin de Fer, la Gare et le Champ de Foire.

Un allemand (G.M.) est grièvement blessé contre un poteau électrique de ciment, le long de la façade du "Lion d'Or".

Les autres descendent vers la Gare (P.K.), où ils sont tirés à la mitraillette. Ils se cachent dans des bâtiments.

Certains sont capturés par des maquisards que leur chenillette a contre-attaqué en vain. Les véhicules américains tirent sur la Gare mais ne s'engagent pas plus avant. Ils ne

recherchent pas le combat mais veulent reconnaître l'ennemi en détruisant son dispositif. Plusieurs blessés graves sont soignés Rue Sansonnet : un parachutiste polonais (L.C.), un allemand (G.M.), cuisinier à Stuttgart.

Un des alsaciens a réussi à s'enfuir (P.K.). Il sera ensuite capturé par les américains. Les allemands blessés sont évacués sur l'Hôpital d'Ancenis.

Le parachutiste est évacué sur Candé par une voiture de la Croix Rouge locale conduite par Mr Douchement.

Là, les occupants de la voiture peuvent assister au passage de l'armée américaine du Général Patton qui fonce vers Angers. Impression de force écrasante, de nombre incalculable, de matériel ultramoderne, de motorisation totale, avec une allure souple et insouciant...

Des avions Piper-Cub escortent cette marée ininterrompue de véhicules et en assurent la flanc-garde.

8 Août 1944

Les allemands sont revenus à Ingrandes et installent un fusil mitrailleur à la culée Nord du Pont, provoquant une panique chez quelques jeunes filles qui, se croyant "libérées", arborent des rubans tricolores.

Ils se replient bientôt comme une colonne américaine vient occuper le Bourg.

L'un des membres de cette colonne, Merle Crawford, de Chicago, est de mère française ... originaire de Sainte Luce, à 45 Kms d'ici.

Ils repartent vers Candé. Quelques hommes restent à la garde du Pont sur la Loire.

9 Août 1944

Les allemands, en tenue de combat, reviennent par le Pont de Loire et remontent la Rue. Les premiers arrivent Rue de la Mairie; à ce moment, une patrouille américaine, venue du Fresne, les attaque et les coupe en deux.

Une partie de la colonne allemande, engagée Rue du Pont, s'enfuit par la Rue de la Mairie. Elle gagnera l'Île Neuve par la Boire et les Recroits.

Ceux qui sont sur le Pont refluent vers le Sud. Ils sont massacrés au canon de 37 ou à la mitrailleuse.

Le tir est général de part et d'autre du Pont. Il dure 90 minutes puis s'espace. Sept corps de soldats allemands restent sur la 1^{ère} et la 2^{ème} travées du Pont.

La nuit, un gros passage d'avions, d'une densité et d'une durée inégalées jusqu'alors.

10 Août 1944

Le Colonel André du Halgoüet, Directeur de la Croix Rouge, traverse les 550 m du Pont avec un pavillon blanc de parlementaire : le bruit court que les allemands ont pris des otages.

Pour les allemands, les maquisards sont des terroristes qui torturent leurs prisonniers.

Les américains ont proposé des représailles, bien dangereuses car les allemands disposent d'autant d'otages qu'ils le veulent dans les populations du Sud Loire qu'ils occupent.

Le Colonel du Halgoüet traverse le Pont et propose que les allemands tués soient rendus pour vérification. Les allemands consentent à une trêve. Les sept allemands morts sont ramassés et déposés dans un hangar, Rue du Cimetière.

L'après-midi, les cadavres sont traversés en barque et brancardés à travers les grèves. Madame du Halgoüet a tenu à accompagner son mari, "comme interprète" dit-elle. L'opération est longue, à la merci d'un incident entre deux troupes hostiles.

La tension baisse quand les allemands apprennent que leurs blessés sont soignés à Ancenis et vont bien.

L'Officier allemand donne l'ordre de relâcher les otages.

11 Août 1944

Dans la nuit, les allemands dynamitent la 3ème pile du Pont et bombardent Ingrandes, l'après-midi, au mortier Brandt de 81 millimètres. Obus à fragmentation dangereux ... et très bruyants, qui tombent dans le quartier de la Mairie, du Grenier à Sel, de la Verrerie, faisant quelques blessés. Il y a peu d'habitants.

12 Août 1944

Retour des otages.

Le plancher de bois du pont brûle toujours.

20 Août 1944

Les allemands bombardent à nouveau le quartier de la Pierre Percée au mortier de 81.

23 Août 1944

Nous apprenons la libération de Paris.

27 Août 1944

Les canons américains tirent sur Montjean, de la butte de la Flandière-Les Landes.

29 Août 1944

Les allemands quittent la rive Sud.

De nombreux riverains échangent des visites.

Bilan :

35 maisons sont détruites. 5 morts chez les civils.

7 morts allemands.

1 mort parachutiste.

Le Pont est coupé à la 7ème travée et à la 3ème pile.

En Décembre 1944, crue de Loire à 6 m.

En Janvier 1945, la Loire est prise de glaces : ni pont, ni bateaux ne relient les deux rives.

En Février 1945, nouvelle crue à plus de 6 m.

En Mai, la guerre se termine en Europe. A Ingrandes, on danse sur le Champ de Foire et Hitler est brûlé en effigie.

Les élections municipales, au Printemps 1945, amènent Mr Emile Boumier à la Mairie.

3 Juin 1945

Une passerelle provisoire permet la traversée du Pont pour les piétons et les cycles.

En 1947, le Colonel André du Halgoüet devient l'Adjoint à la Reconstruction d'Ingrandes. Le 1er Février 1948, le Pont est rétabli pour les véhicules.

1947-1954 - Reconstruction d'Ingrandes (Architecte Enguehard), qui s'achève par celle de l'Eglise (19 09 54 - 10 06 56, Architecte : Le Sénéchal).

GLOTIN

Enfance à Ingrandes

Epilogue d'une période qui annonce une ère nouvelle

Né au moment où le Front Populaire voyait le jour, avec la fin d'une Troisième République corrompue, la montée du nazisme dans les pays germaniques face au marxisme dans les pays du Soviet.

A ma naissance, la Loire ne pouvait se maintenir dans son lit et devenait dévastatrice après trois mois de pluie diluvienne. Il y avait 1,25 m d'eau au rez-de-chaussée de la maison où je vis le jour.

Les vallées étaient évacuées, l'armée gardait les levées sans interruption. Le brouhaha sur le Pont des charrettes chargées de meubles et de fourrage. Les troupeaux de bestiaux. Un fermier de la vallée, Francis, me dit souvent « sur le Pont, on t'entendait brailler ».

Dans les rues, les bateaux faisaient le ravitaillement et servaient de taxi comme à Venise. Le 8 Janvier 1936, le Curé, le Sacristain et les Enfants de Chœur passent sur les appontements pour venir me baptiser, il y avait de l'eau dans l'Eglise.

J'avais environ 3 ans, nous étions à diner après une journée de travail. Un voisin entre, et nous dit : le ciel devient rouge, tout le monde est dans la Rue et aux fenêtres. Le ciel devient de plus en plus couleur sang, on a l'impression qu'une pluie va tomber, des femmes prennent peur, crient à la fin du monde, certaines vont à la Cure voir notre brave Curé pour se confesser. Il leur répond : vous n'avez rien vu, ce n'est qu'une aurore boréale. Une femme très âgée, qui habitait en face de chez nous, prédit un grand malheur, nous allons avoir la guerre, cela va faire la troisième que je verrais. J'ai déjà vu cela avant. Les deux dernières guerres, 1870 et 1914.

En Espagne, ils ont eu le même phénomène avant la guerre civile.

Août 1939, je me souviens vaguement du départ de mon père pour la guerre, que nous allons conduire à la Gare.

Nous lui rendons une fois visite à son cantonnement à Poitiers. J'avais remarqué que lorsqu'il faisait jour à Poitiers, il faisait noir à Ingrandes, décalage horaire, non, je m'étais endormi dans la voiture.

Premier jour également que je goûte au fromage de bique. J'avais trouvé ce petit fromage très beau, mais pas le goût. Quarante années ont passé avant que je « regoûte » au fromage de bique.

Première permission de mon père. Il est dans la région de Verbeek et me ramène un poussin mécanique. Le voilà en fonction après avoir remonté la clef, je cours fermer la porte pour qu'il ne sorte pas.

Mai 1940, deuxième permission. Il est sur la frontière belge. Il me ramène un train mécanique « Jeep », une locomotive, un tandem et deux wagons.

Il ne reviendra plus. Il repart juste au moment de la percée des Ardennes.

L'armée est complètement en débâcle, le commandement n'étant pas à la hauteur. Il ne pourra rejoindre son régiment, il se retrouve dans un camion avec des hommes de différents régiments. Ils seront mitraillés par un barrage avancé des allemands sur la route de Fourmies à La Capelle, sur la Commune de Clairfontaine. Nous apprenons son décès 13 mois plus tard.

Je me souviens, un après-midi de Juin, des camions passent sans arrêt, chargés de militaires français. Ils réclament à manger et à boire. Ils passent la Loire, fuyant l'armée allemande.

Mon oncle dans la soirée était à la maison avec des réfugiés du Nord.

Ils partent et nous conseillent de ne pas rester près du Pont car le Pont va sauter dès que les français apercevront les allemands pour les stopper sur la rive de la Loire.

Nous partons à pieds en montant la place de l'Eglise et prenons la Rue Bourgeoise. En arrivant à la hauteur de l'Epicerie des demoiselles Chauveau (Rue du Cimetière), une détonation et un nuage de poussière noire nous passent au-dessus. Le Pont a sauté.

Nous rentrons chez ces demoiselles où nous restons à discuter. Nous sommes une quinzaine. Nous mettons le nez à la porte et voyons les premiers allemands passer en side-car qui descendent la Rue Bourgeoise, allant vers la Loire.

Les français qui étaient sur la rive gauche de la Loire avaient fait sauter la première travée du Pont, côté Ingrandes, au moment où ils avaient aperçu les premiers allemands sur la butte de la Flandière.

Nous partons nous réfugier à pieds, avec notre voisin Mr Rochard, à deux kilomètres chez une tante à la Fourmière.

Nous revenons à Ingrandes le lendemain, ma mère était descendue voir avant.

En arrivant à Ingrandes, il y a des allemands partout. Face à l'Eglise, il faut passer entre des mines qui sont gardées. La maison est en partie occupée par les allemands. Je me rappelle que dans le grenier, il y avait une mitrailleuse qui tirait sur l'autre rive. Nous mangeons des petits pois, ils ne passent pas du tout.

Quelques jours avant, tous les jeunes gens du pays étaient partis à vélo se réfugier vers le Sud.

Immédiatement, les allemands installent un pont de bateaux qui rejoint le tablier affaissé dans la Loire, et les véhicules à moteur et hippomobiles passent la Loire. Une moto retombe dans la Loire.

Par la suite, ils installent un Pont de bateaux Cale de l'Eglise, au pied de chez nous, et pendant des jours les véhicules traversent la Loire ainsi que les longues files de réfugiés du Nord et belges.

Nous nous réfugions dans plusieurs pièces, les autres sont occupées par les allemands. Ce premier matin, à mon réveil, je vois la Place de l'Eglise couverte de véhicules, charriots, chevaux, motos.

Un jour le Pont de bateaux coupa et une traction belge tomba à la Loire, ses occupants furent noyés.

Un matin, me conduisant dans la cour derrière la maison, un allemand veut me donner du chocolat, ma mère refuse ayant peur qu'il m'empoisonne. Pour prouver qu'il était bon, il le mange devant moi. C'était la dernière fois avant des lustres que je voyais du vrai chocolat.

Nous avons de l'avoine en stock dans un grenier situé Rue Bourgeoise. Les allemands nous la réquisitionnent. Un Alsacien, qui était réfugié à Ingrandes, nous sert d'interprète pour la négociation. Le règlement a lieu le soir dans notre cuisine. Un grand rideau rouge cachait la lumière en raison de la défense passive. Une bougie comme lumière. J'avais peur, mon fusil à capsules était accroché au mur et j'avais entendu dire qu'il fallait rendre les fusils à la Mairie.

Le lendemain, le camion d'avoine, en traversant la Loire sur le pont de bateaux, tomba à la Loire par rupture sous la charge. Il ne fut retiré qu'après la guerre et roula longtemps pour une entreprise d'Ingrandes.

Les allemands avaient essayé de le retirer. Une bonne distraction pour nous gamins, un scaphandrier accrochait le filin au camion qui était tiré par des automitrailleuses à monter la Place de l'Eglise. Ce filin coupait sans cesse. Ils ne réussirent pas et abandonnèrent.

Il faut dire que le scaphandrier était français. Les allemands ne pouvaient contrôler ce qui se passait au fond de la Loire.

Un habitant d'Ingrandes (G.V.) trouva dans sa maison au bord de la Loire deux revolvers allemands. Ayant peur des représailles, il les jeta sous sa fenêtre dans la Loire. Les allemands, dessoûlés, veulent récupérer leurs armes et l'obligent à chercher dans la Loire. Le niveau de l'eau était bas. Les allemands étaient répréhensibles de Conseil de Guerre pour perte d'armes. La discipline allemande était très stricte.

Les allemands partirent de chez nous après quelque temps et installèrent dans le Château de la Pierre Percée leur Kommandantur que les Ingrandais baptisèrent Château de Vichy car la croix gammée flottait au fronton. Mais, sur l'Eglise, le drapeau bleu, blanc, rouge était toujours là au-dessus du coq, personne pour le décrocher.

J'étais à l'Ecole Laïque, nos instituteurs étaient obligés de nous conduire à l'Eglise et au Patronage lors des cérémonies et nous chantions « Maréchal, nous voilà ».

Un jour de Fête-Dieu, les décorations étaient terminées, les allemands arrivent et défilent en chantant dans les rues sans rien saccager.

Il y eu le départ des S.T.O. Certains partaient, d'autres se cachaient ou prenaient « le maquis ».

Les allemands étaient de gros mangeurs de pommes de terre. Les doryphores faisaient des ravages. Ils décidèrent que les enfants des écoles, sous la conduite des instituteurs, se déplaceraient dans les fermes pour ramasser les doryphores dans les champs.

C'était le matin, départ aux champs, retour à Midi avec son petit sac de doryphores. L'après-midi, un feu était allumé dans la cour où nous les faisions brûler.

Les agriculteurs n'étaient pas très sensibilisés par l'arrivée des enfants dans les cultures, les dégâts étaient d'une autre importance que ceux des doryphores.

En Mairie, deux allemands viennent demander s'il y a beaucoup de doryphores sur la Commune. Le Secrétaire répond malicieusement « on en est infecté ».

Les allemands comprennent à mi-mot. On les appelait couramment doryphores vu la similitude entre le doryphore et la couleur de l'uniforme allemand.

Le Secrétaire, voyant avoir poussé trop loin, les invite à « baiser une fillette » au Café de la Mairie. Pour comble, dans la cuisine du Café, la B.B.C. hurlait. En les voyant, la tenancière boucla la T.S.F. Ils firent les ignorants et prirent leur verre.

Nous avions beaucoup de réfugiés de toutes régions, Paris, Saint-Nazaire, Nantes.

Une nuit, un avion anglais fut abattu et tomba au Ray Granneau. Le Dimanche suivant, nous allions voir la carcasse.

Les occupants sautèrent en parachute. Un tomba en Loire et se noya. Il est enterré dans le cimetière d'Ingrandes. Certains, avec l'aide de la résistance, réussirent à rejoindre l'Angleterre. Deux habitants de Champtocé, qui les avaient aidés, furent arrêtés et déportés en Allemagne où ils sont morts. Ils avaient été dénoncés.

Je me rappelle avoir vu plusieurs combats aériens.

Le Dimanche, j'allais avec ma mère, chacun son vélo, chez mes grands parents, oncle et tante, et sur les porte-bagages, nous ramenions du ravitaillement.

A cette époque, il y avait la carte alimentaire. J'étais classé dans les J 2. Le chocolat que nous touchions était une crème blanche légèrement recouverte d'une pellicule de chocolat. Il fallait toujours faire la queue chez les commerçants.

1944.

Nous entendions beaucoup parlé d'un éventuel débarquement des américains. Pour moi, cela ne signifiait pas grand chose.

Bombardements sur Nantes et Angers.

Notre instituteur n'avait pas la possibilité de nous expliquer ce qui se passait, sous peine de sanction qui allait directement au départ pour l'Allemagne; la seule chose qu'il était obligé d'expliquer, c'était l'Etat Français, Vichy, Pétain.

Le 6 Juin, nous apprenons que les américains ont débarqué en Normandie. Il arrive que nous entendions pendant des heures les forteresses passer. On entend même le bruit sourd du canon.

Fin Juin, nous étions avec Mr Rochard à manger un gâteau pour ma fête. Alerte. Les avions tournent avant de bombarder pour prévenir les populations. Nous partons, nous ne savions où; en montant la Ruelle des Pigeons, un ancien prisonnier qui avait été rapatrié était blanc de peur, il avait subi les bombardements en Allemagne. Personnellement, je n'étais pas très rassuré. C'était sur la Nationale 23, à la Riottière où ils bombardaient et mitraillaient un convoi allemand. Il y eut des maisons endommagées et des blessés civils.

Dans les jours suivants, nous avons été voir. Il y avait d'énormes cratères.

Nous décidons de déménager d'où nous étions, étant trop à proximité du Pont.

Le Pont de Montjean avait été bombardé. Nous avions bien vu d'Ingrandes les avions au-dessus. Il y eut des morts et des blessés.

Ma mère avait une maison en construction, qui était presque terminée, Rue Bourgeoise. Nous prétendions y être mieux à l'abri par l'éloignement du Pont, mais nous nous rapprochions de la ligne de chemin de fer. Des voisins venaient également coucher chez nous le soir, un vrai campement.

Un soir, une voisine, qui était ivre dans son jardin, fut ramenée chez elle en chantant sur l'air des lampions « qu'il fallait bien se détendre un peu ».

Un après-midi, les avions tournent. J'étais dehors. Je rentre en trombe. Je dis à ma mère : « les avions, cela va être pour nous ». Elle ne veut pas me croire. J'insiste. Elle sort et voit tout le monde fuir par les jardins avec sa petite valise. Nous prenons la valise. Je prends tous les vêtements qui me tombent sous la main. Nous sommes une vingtaine allongés le long du mur du cimetière.

Les avions lâchent les bombes. Certains prient, d'autres jurent. Une femme crie avec son accent du Nord : « on leur emportera des fleurs à ces salauds ».

Je suis allongé, ma mère par dessus moi. Je regarde et vois une bombe nous passer au-dessus. Je crie : « elle est pour nous ».

Nous sommes mitraillés, ma mère a l'impression qu'une balle lui a frôlé la jambe.

Le bombardement terminé, Mr Rochard, qui était resté dans son habitation, près de celle où nous résidions précédemment, arrive tout échevelé avec une peur noire, et nous partons par le Fresne via la Breslerie, à pieds jusqu'à la Charbonnerie où nous arrivons chez Mme Gillot dont le mari est prisonnier. Nous y resterons jusqu'au départ des allemands de la rive gauche. Ma mère descendait à vélo tous les matins à Ingrandes.

La première pile et le tablier du Pont, côté Ingrandes, sont très endommagés. Par contre, toutes les maisons du bout du Pont sont détruites. Le coiffeur qui avait son salon au bout du Pont, sa femme et son fils, qui n'avaient pas eu le temps de fuir, sont tués.

Les avions qui avaient effectué le raid étaient des deux queues.

Une nuit, un train chargé de matériel militaire est bombardé et mitraillé face aux Petites Rivières. Les deux fils de la ferme sont tués.

Un Dimanche après-midi, les avions sont de retour. Cette fois, ce sont des « mosquitos ». De la Charbonnerie, nous voyons les avions tourner et lâcher leurs bombes, et un énorme nuage s'élève au-dessus d'Ingrandes dans le bruit des explosions.

Aussitôt après, nous apprenons que l'Eglise et tout le quartier où nous résidions sont complètement détruits. Il ne reste plus que ruines.

Par chance, aucune victime. Cela aurait eu lieu le matin au moment de la messe, où les ingrandaïs revenaient au Bourg, le bilan aurait été plus important.

Il y avait juste à Ingrandes des badauds venus voir le résultat du premier bombardement. Le Pont avait juste eu le tablier touché côté rive gauche vallée, il était affaissé sur deux travées.

Il a été prétendu que nous avions été protégés par Notre Dame de Boulogne qui s'était arrêtée à Ingrandes avant les événements. Elle était sur un bateau tiré par les pèlerins d'une Commune à une autre sur les routes de France, pour la libération du Pays. Au nez et à la barbe des allemands, nous avons fait des kilomètres de guirlandes de feuilles de houx qui étaient disposées le long de son passage. En arrivant à Ingrandes, avant l'Eglise, il y avait un arc de triomphe, une grande cérémonie avait lieu à l'Eglise toute décorée. Nous n'avons jamais su d'où elle venait et où elle allait.

Entre tous ces événements, j'étais en vacances à la campagne. Je jouais avec les petits voisins. Le soir, nous dînions dehors. L'été était chaud. Une autre famille remontait coucher le soir.

Des voisins, trouvant que nous étions trop bruyants, nous jetaient parfois du sable par dessus le mur de séparation. Ils étaient fâchés avec tout le village.

Il nous arrivait d'être dix à coucher dans deux pièces.

Une nuit, je me mis à hurler. J'avais mal dans une oreille. Ma mère et ses amies ne savaient quoi me faire, comment aller chercher un Docteur. On m'avait mis de la ouate avec de l'eau de Cologne dans l'oreille. J'avais tellement mal que je l'arrachais, il en sortit un perce-oreille. L'alerte était passée.

Un matin, ma mère descend comme d'habitude à Ingrandes. Elle revient aussitôt.

Ingrandes est plein d'allemands. Un convoi ferroviaire de militaires est bloqué dans la tranchée. Les avions arrivent et mitraillent. Les militaires, pour se sauver, crapahutaient le long du rocher pour échapper à la mitraille et aux wagons qui prenaient feu.

Vers Midi, un groupe d'allemands approche de la maison. On ferme la porte. J'étais le seul homme, 8 ans, avec trois femmes. Ils reviennent avec des baïonnettes pour faire ouvrir. On me fait passer par le vasistas de la soupente arrière pour me cacher sur le toit.

Elles ouvrent la porte. Ils réclament du vin à boire. On leur explique que nous n'avons que de l'eau, que les vignobles appartiennent à de gros propriétaires. Ils repartent après avoir bu un peu d'eau.

L'après-midi, un soldat âgé, seul, s'arrête. Il montre les photos de ses enfants et nous dit « Hitler Kaputt, vivement la fin ». Il se replie sans doute sur la poche de Saint-Nazaire.

Sur la Route Nationale 23, les convois allemands étaient sans cesse harcelés par l'aviation alliée. Celle-ci était prévenue des convois sur la route et le rail par des parachutistes qui étaient cachés dans une ferme au milieu des bois sur Saint-Sigismond, une ancienne abbaye, « La Poitevinière ».

Dans Ingrandes, il ne restait presque plus personne, sauf les irréductibles et ceux qui ne savaient où aller se réfugier.

Il y avait des tirs au mortier sur Ingrandes par les allemands qui étaient sur l'autre rive. Le cercle de la Grande Cour fut détruit par un mortier allemand.

Le matin même, des réfugiés, qui étaient à la Charbonnerie, étaient descendus à Ingrandes en disant "tout est fini". Le soir, ils étaient de retour.

Un F.F.I. caché le long de la Nationale entend deux coups de feu. Il se sauve en criant « sauve qui peut, nous sommes encerclés ». C'était deux pneus d'un camion accidenté les jours précédents qui avaient éclatés par la chaleur.

Il prétendait toujours : « On les mènera à Berlin ». Il a été jusqu'à Chalonnes.

Les allemands décident de revenir à Ingrandes en passant par le Pont.

Le matin, ils prennent en otage, de l'autre côté, deux passeurs et une infirmière, mais l'Officier allemand dit « Nous la prendrons au retour ». Elle comprenait l'allemand, elle ne revint pas par le même chemin et traversa la Loire à l'île Meslet où elle fit prévenir par un motocycliste les américains qui étaient stationnés au Bois des Loges à 12 Kms. Elle sauva Ingrandes.

Les allemands rentrent dans Ingrandes. Ils prennent le Maire et le Curé en otages mais les américains arrivent avec leurs véhicules blindés. Une bataille de courte durée s'engage. Les allemands repassent la Loire laissant des morts sur le Pont.

Il était resté au carrefour de la Charbonnerie un détachement en cas de besoin. C'était la première fois que je les voyais et je crois ne jamais en avoir revu.

Les corps des allemands tués furent mis dans un hangar. Les allemands les réclament. Il fallut le courage du châtelain et de sa femme, qui étaient de la Croix Rouge et habitaient la Combaudière. Ils traversent avec le drapeau blanc et négocient le retour des deux otages contre les corps allemands qui traversent la Loire en bateaux par des agriculteurs de la Vallée.

Les deux otages sont rentrés à pieds dans les jours suivants.

Ma mère trouva un jour son filleul seul au carrefour de la Riottière avec un fusil de chasse. Son père est venu le chercher. Si des allemands s'étaient trouvés à passer, que serait-il advenu ? Il avait 15 ans.

Un convoi de ravitaillement allemand était bloqué en gare d'Ingrandes, juste sous la garde d'un soldat autrichien qui liquide le matériel.

Une voiture allemande passant sur la Nationale descend par Ingrandes, le trouve au pied du train. Ils le tuent presque à coups de bottes et le conduisent au cimetière où ils l'achèvent d'un coup de revolver. J'ai connu un cafetier qui les a vu passer près de chez lui.

Le passeur de Cul de Bœuf qui avait fait traverser la Loire à l'infirmière est tué par les allemands en revenant de faire traverser la Loire à un groupe qui se rendait aux Caves de la Bouvraie.

Nous partîmes un jour chez ma grand-mère à la Huraudière.

Les allemands revenaient.

Nous avons couché à la Martinière chez un oncle.

Dans la nuit, une forte déflagration nous sortit presque du lit.

Nous apprenons le lendemain que les allemands ont fait sauter le Pont. Du même coup, ils sont partis de la rive gauche, via St Nazaire.

Et ce fut le retour à Ingrandes où nous nous rendions compte des destructions. Un tiers du pays était rasé.

Chacun s'organise, Mr Rochard reste un moment chez nous, sa maison étant complètement détruite.

Il n'y avait pas trois semaines que nous étions rentrés. On est réveillé par des crépitements. Le Boulanger en face chez nous est en feu. La chaine s'organise avec des seaux et la vieille pompe de la Commune et ce qui restait de pompiers. La maison est détruite mais les maisons attenantes sont sauvées.

Pour moi, pas d'Ecole dans l'immédiat, les classes étant saccagées. Il faudra attendre la réorganisation.

Avec des camarades, nous jouons à la petite guerre. On installe un camp avec des vieux fusils, casques, cartouches, récupérés dans les wagons brulés en gare d'Ingrandes.

Les casques peints en bleu, blanc, rouge, nous simulons d'attaquer l'armée du Fresne. Un camarade d'Ingrandes, réfugié à la limite d'Ingrandes-Le Fresne, vient nous voir sous prétexte qu'il était un espion. On le garde prisonnier et on l'attache à un prunier.

Nous l'avons relâché en début d'après-midi. Il y eut des explications avec ses parents pour ne pas être rentré le Midi.

Sur les murs des personnes qui nous étaient indésirables, on fait des croix gammées et l'on marque collaborateur à la craie. Dans le jardin d'un voisin, qui nous arrose avec son jet, on jette des ardoises avec des croix gammées.

L'Ecole reprit malheureusement et la bataille se termina faute de combattants.

Dans l'hiver, une épidémie de diphtérie obligea l'Ecole à être en quarantaine, plusieurs élèves sont morts.

L'hiver était rude. Il y avait beaucoup de neige. Nous nous retrouvions une nouvelle fois livrés à nous mêmes. On fait des traîneaux avec les chaises de l'Eglise. Les matériaux ne manquent pas.

Le printemps revient.

Le 8 Mai, notre instituteur nous apprend que l'armistice est signé. Nous rentrons chez nous.

J'avais 9 ans.

Pierre MARAIS.

C'était le 20 juin 1943

Un bombardier britannique s'abat en flammes dans la Vallée

Vraiment difficile 50 ans après les évènements de s'en souvenir objectivement ! Je vais tout de même le tenter après consultation de quelques coparticipants encore de ce monde.

Agé de 23 ans à l'époque et ayant quitté mon dernier emploi dans un établissement industriel du Segréen, je suis revenu habiter chez ma mère à INGRANDES.

Dans ces années d'occupation allemande, mes copains et moi n'avons d'autres distractions que celles que nous organisons nous-mêmes.

Nous nous réunissons souvent après-dîner tantôt à l'Hôtel du Lion d'Or, tantôt chez Marie BAUDOUIN, de l'autre côté du Pont.

Ce Samedi 19 juin, un bal -clandestin, bien entendu, car les bals sont interdits par l'occupant- a été organisé à l'Hôtel de la Belle Étoile, tenu par Henri et Mélanie CATROU, Rue du Mesurage.

Une trentaine de garçons et filles se livrent, au son d'un phonographe, aux plaisirs de la valse, du tango, du one step, entrecoupés de swings endiablés, la fureur de l'époque. Autant qu'il m'en souviennne le temps est des plus cléments car au cours de la nuit un va et vient continuel se produit entre la salle et la rue.

Soudain, vers les premières lueurs de l'aube, une voix s'élève de la rue : "venez vite voir !". Tous, nous nous précipitons pour constater dans le ciel un objet vite identifié comme étant un avion en feu dont la trajectoire Nord-Sud va, sous nos yeux, se terminer à peu de distance dans la vallée.

Un petit groupe d'entre nous entreprend alors de traverser le pont pour essayer de localiser le point de chute. Ce n'est pas très difficile, des habitants de la vallée, proches témoins, se trouvent déjà sur les lieux, à quelque distance à l'est de la Route d'Ingrandes au Mesnil, plus ou moins, dans mon souvenir, vers le Rai-Granneau.

L'avion s'est disloqué avant de toucher le sol et certains de ses éléments sont éparpillés sur une centaine de mètres. Nous faisons le tour des restes de la carlingue en vue de retrouver d'éventuels membres de l'équipage, mais en vain.

(Nous apprendrons dans l'après-midi que les membres de la Gestapo, immédiatement accourus, ont été, hélas ! plus heureux que nous en trouvant sous un buisson deux jeunes aviateurs blessés qui lors de notre présence, à leurs yeux présumée ennemie, avaient réussi à réprimer des gémissements en arrachant l'herbe tout autour d'eux.)

Pour l'heure, retour de la vallée, chacun regagne son domicile en vue de prendre un peu de repos afin de profiter d'un Dimanche qui s'annonce bien. C'est ce que je me prépare à faire lorsqu'un copain, qui, lui, n'avait pas quitté la Belle [toile en arrive en droite ligne, frappe à ma fenêtre et me dit : « Viens tout de suite il y a un gars de l'avion qui vient d'arriver chez Catrou, c'est un anglais qui ne parle pas un mot de français et on t'attend pour faire l'interprète ».

Diable ! mon anglais du bac est encore présent mais ma dernière étude au collège est l'œuvre de Shakespeare : « Julius Caesar ».

Comme si un anglais vous parlait le langage de Joachim du Bellay :

« ... comme cestuy-là qui conquiert la toison ... »

L'anglais est dans la salle de café, assis au milieu de quelques uns de mes amis dont Louis BESNARD. Je saurai par la suite qu'il s'appelle Frank TROTT et qu'il a 19 ans. Il est vêtu de son pantalon d'aviateur et d'une veste civile qui lui a été donnée près de l'endroit où il a atterri en parachute. Il reste discret sur la provenance de ce vêtement comme le donateur a dû le lui recommander mais, compte tenu de la trajectoire de l'avion et du sort tragique réservé à Mr et Mme SAINT-BRIS, arrêtés par la Gestapo peu de temps après, c'est vraisemblablement au Château de Beau-Chêne que TROTT s'est adressé.

Frank nous explique que son plan est de gagner l'Espagne. Ce sont les directives dans le cas où l'avion est abattu sur le sol français. Il a reçu à cet effet une carte de France entoilée, qu'il nous montre, ainsi qu'une liasse de billets de banque français. Nous lui faisons remarquer qu'il n'a aucune chance de réussir du fait de son pantalon trop visible, de l'imprécision de sa carte, de la distance à parcourir jusqu'à la frontière espagnole et de son ignorance de la langue française.

De plus, il lui est physiquement impossible de reprendre la route sur le champ car il s'est mal reçu lors de son atterrissage. L'une de ses chevilles est très enflée et le fait souffrir.

Une décision rapide s'impose car les allemands ont dû certainement entreprendre des recherches en vue de recueillir d'éventuels prisonniers et de punir ceux qui, en ne dénonçant pas les fugitifs, se sont fait leurs complices.

Louis et moi nous concertons. Nous tombons d'accord sur le fait que pour la sécurité de tous il y a lieu de soustraire Frank immédiatement à la curiosité quoique sympathique de nos concitoyens. Sur le champ, Louis dont le cheval fidèle attelé à sa charrette n'est jamais loin, va emmener notre nouvel ami chez lui, à la ferme des Petites Rivières où il demeure près de sa mère et de son jeune frère.

Dans l'après-midi, je passe prendre mon ami Ferdinand GUIMARD qui saura, j'en suis certain, nous aider à trouver une solution et nous nous rendons ensemble chez Louis BESNARD.

Là nous trouvons à nouveau un nombre trop important de curieux et Ferdinand propose d'emmener notre protégé dans un petit pavillon sis dans une de ses vignes et peu visible de la route.

Nous l'accompagnons donc, à la nuit tombée, dans la charrette de Louis et nous l'installons du mieux que nous pouvons.

Le lendemain matin, lorsque Ferdinand et moi lui portons des vivres pour la journée, préparés dans nos familles, il nous dit qu'il n'a pu dormir car sa cheville lui fait très mal. Nous l'assurons que nous reviendrons à la nuit avec un médecin car nous ne doutons pas que le Docteur DOUDEUIL ne nous rende ce service. Notre seule inquiétude est qu'une personne de plus se trouvera dans la confidence; or les ingrandais ont déjà constaté que des silhouettes très caractéristiques traversent le bourg et arpentent la campagne.

Nous avons appris également dans la journée du Lundi qu'un des aviateurs a été repêché noyé dans la Loire et que son enterrement aura lieu dans le cimetière d'Ingrandes. Il s'agit du pilote de l'avion Peter BROWN.

Le Dr DOUDEUIL accompagne donc ce Lundi soir l'équipe de nuit qu'avec Louis Besnard et Ferdinand Guimard nous allons former pendant une semaine. Il diagnostique une entorse et par une piqûre soulage les souffrances de Frank. Il reviendra le voir le jour suivant pour constater une nette amélioration.

Dans la journée du mardi, nous apprenons qu'un autre membre de l'équipage se trouve dans une ferme à Montjean. Ferdinand et Louis s'y rendent, toujours par le même moyen de locomotion, et ramènent de nuit le navigateur de l'avion, Allan SHEPARD, qui est heureux de retrouver son compagnon.

Le lendemain, Mercredi, a lieu l'enterrement de Peter BROWN.

Pendant ce temps, je suis à la cabane pour tenir compagnie à nos amis et leur dire que le souvenir de Peter et de son sacrifice restera dans la mémoire des ingrandais. Ferdinand, de son côté, entreprend des démarches auprès de la direction de notre ancien collègue du Loquidy à Nantes qui, nous le savons, a gardé de fortes attaches en Angleterre et peut nous aider à faire rapatrier nos deux fugitifs via l'Espagne.

Mais nos amis éprouvent le besoin de se dégourdir les jambes et commettent de nuit quelques imprudences qui les font repérer dans le voisinage, heureusement avec sympathie. Toutefois, des arrestations sur indiscrétions ont déjà eu lieu, aussi décidons nous de rechercher un nouveau refuge pour le Jeudi soir.

Le Jeudi, dans l'après-midi, j'accompagne Ferdinand chez Jean et Marie-Louise TRICHET à la Jubarderie. Ils acceptent de grand cœur que nous leur amenions les deux compères à la nuit tombée. Ceux-ci seront installés dans le grenier. Néanmoins, ils devront faire preuve de discrétion le lendemain soir car des amis nantais venus pour une partie de pêche se trouveront là.

Entretemps, les démarches de Ferdinand ont abouti et il est décidé que nous conduirions nos amis à Nantes à une certaine adresse, Place Canclaux, où un réseau de résistance les prendra en charge. Le départ d'Ingrandes est fixé au Samedi matin et c'est Alphonse LECHAT, alors Garagiste à la Riottière, qui nous emmènera dans sa vieille Citroën qu'il a remise en état pour la circonstance. L'essence sera fournie par le Dr DOUDEUIL qui l'obtient en priorité pour les besoins de sa profession.

Mais la dernière nuit, du Vendredi au Samedi, mérite d'être contée. Il avait été convenu avec Jean qu'à la nuit tombée Louis, Ferdinand et moi viendrions prendre Frank et Allan pour les conduire chez Alphonse.

Donc, à l'heure dite, tous les trois, nous nous mettons en route pour la Jubarderie, l'oreille aux aguets car la Gestapo rôde toujours dans le secteur.

A l'approche de la maison, notre attention est attirée par de forts bruits de voix. Nous nous regardons avec inquiétude car le silence devrait régner à cette heure tardive. Les volets sont ouverts, il y a de la lumière. L'un de nous s'approche en rampant le long de la façade, s'arrête sous la fenêtre et se redresse lentement jusqu'à ce que son regard puisse pénétrer dans la pièce.

Enfin, il se lève d'un bond et nous fait signe. A notre grande stupéfaction, nous voyons le maître et la maîtresse de maison, les deux nantais, nos anglais et ... le Dr DOUDEUIL attablés devant quelques bouteilles et célébrant bruyamment "l'Entente Cordiale".

Notre contrariété du fait que nos consignes de prudence n'aient pas été respectées ne résiste pas à la cordialité qui se dégage de cette scène et nous nous sentons soulagés que la réalité ne soit pas celle que nous redoutions. Nous acceptons donc le verre que nous tend l'ami Jean et nous le levons à la victoire finale.

Madame TRICHET se rappelle que le Dr DOUDEUIL était passé dans l'après- midi pour visiter Frank et Allan et que c'est lui qui avait insisté pour que cette "cérémonie de départ" ait lieu.

Est-ce l'effet des libations de cette soirée là ? Nos souvenirs divergent sur le lieu où nos amis ont passé leur dernière nuit. En tout cas, au matin, nous nous sommes retrouvés à la Riottière, au garage LECHAT, dans la vénérable Citroën : Alphonse au volant, Ferdinand à côté et moi, en ma qualité très surévaluée d'interprète, derrière, avec Allan et Frank.

Nous démarrons en direction de Nantes. Les conditions de vie étaient évidemment très difficiles à l'époque mais il n'y avait pas de problèmes d'encombrement des routes. En dehors des véhicules militaires allemands, on rencontrait de temps à autre des autos et des camions équipés de gazogènes, des attelages tels que charrettes, tombereaux, carrioles ...

Alphonse possède un permis de circuler mais sa voiture n'a pas roulé depuis longtemps faute d'essence et nous nous attendons à des « incidents techniques ». Le premier se produit à la sortie d'Ancenis, devant les dernières maisons, la voiture s'arrête à peu de distance d'un camion de soldats allemands stationné devant nous dans la direction contraire. Alphonse descend et lève le capot de la voiture. Allan descend à son tour et prétend pouvoir l'aider. J'arrive à grand peine à l'en dissuader car il est facilement repérable à son allure typiquement anglaise, à sa grande taille et surtout au pantalon que nous lui avons fourni et qui lui arrive à peine au dessous du mollet.

Heureusement, Alphonse parvient à remettre le moteur en marche et nous atteignons notre destination sans autre incident. Nous confions nos deux amis aux hôtes nantais qui nous attendent et nous leur souhaitons bonne chance : "good luck Frank ! good luck Allan !".

Nous remontons en voiture mais celle-ci se refuse à démarrer. Pendant qu'Alphonse se tient au volant, prêt à embrayer, Ferdinand et moi entreprenons de la pousser mais ne parvenons

pas à lui donner suffisamment d'élan. Quelques allemands, qui assistent à notre impuissance, viennent à notre secours ... Le destin fait parfois preuve d'humour !

Il n'est pas toujours aussi drôle le destin ! Son action a été bénéfique pour certains des acteurs des faits relatés ci-dessus et cruelle pour d'autres.

Dans le premier cas, citons nos amis Frank et Allan. Nous avons su que pour eux l'opération a pleinement réussi car, peu après l'armistice, Frank a tenu à nous rendre visite et à nous remercier, Ferdinand a revu Frank à Ingrandes et moi à Paris.

Dans le second cas, celui du destin cruel, se trouve l'ensemble du réseau auquel nous avons confié nos aviateurs : arrestation et déportation en Allemagne. Une ingrandaise, indirectement impliquée, a pu revenir du sinistre camp de Ravensbruck.

Enfin, le destin non seulement cruel mais injuste. Celui qui attendait notre cher compagnon des bons et des mauvais moments, Louis BESNARD. Il avait été le plus méritant de nous trois dans cette aventure car s'il était à nos côtés chaque soir et à une heure avancée de la nuit, dans la journée, de bonne heure, c'était son cheval qu'il retrouvait pour un labeur physique éprouvant.

Des membres de la Royal Air Force lui devaient la liberté, peut-être la vie. Des membres de la Royal Air Force ont pris la sienne, sous leurs bombes, dans sa ferme des Petites Rivières. Cher Louis, il y a cinquante ans. Pour moi, c'était hier et mon émotion est la même.

Félix BRANGER

Un anniversaire dont on se souvient

Avoir 18 ans le 19 Juin 1940

L'armée allemande longe la Loire, car l'armée française avait fait successivement sauter les ponts de Chalonnes et Montjean dès l'arrivée des allemands dans ces villes.

Le 19 Juin 1940, Jeanne Branger est heureuse de fêter son anniversaire, mais très vite les préparatifs furent arrêtés, car l'armée allemande, très irritée, rentre dans Ingrandes. Une déflagration, l'armée française fait sauter le Pont.

Les allemands ne passeront pas la Loire à Ingrandes dans l'immédiat.

Les soldats allemands occuperont notre Ville le temps de construire un pont de bateaux qui leur permettra d'atteindre l'autre rive.

Dimanche 23 Juillet 1944

Bombardement de l'Eglise d'Ingrandes

Dans l'après-midi, les avions anglais font leurs tours habituels au-dessus d'Ingrandes afin de prévenir les quelques habitants restants.

Mr Branger et Melle Marie Rabineau quittent leur maison de la Rue Bourgeoise pour se réfugier dans la tranchée creusée dans leur jardin, Rue du Cimetière.

Les enfants, Félix et Jeanne Branger, partis peu après leur mère, se trouvent à la hauteur de l'entrée du Cimetière lorsque les premières bombes lâchées à la Riottière passent au-dessus d'eux pour tomber sur l'Eglise et les bâtiments alentour.

Arrivés eux aussi dans la tranchée, ils reçoivent les projections de cailloux et de sable provenant de la chute des bombes sur la Ville et sur la plage.

Le Pont, qui était cependant l'objectif de l'opération, n'a pas été touché.

Mitrailage d'un train de munitions allemand

Nous sommes dans la matinée du 26 Juillet 1944.

Comme à leur habitude, les avions anglais tournent deux ou trois fois au-dessus d'Ingrandes afin de prévenir la population. Il faut toutefois préciser, qu'à part de rares irréductibles, plus

personne ne vit à Ingrandes la nuit, et peu le jour, la population s'étant réfugiée dans la campagne ou même en plein champ.

Les avions descendent très bas, presque au ras des toits de la Rue Bourgeoise et mitraillent le train de munitions allemand qui s'est arrêté, pour se mettre à l'abri, entre le Fresne et Ingrandes, la locomotive se trouve sous le pont du chemin de fer d'Ingrandes.

Les avions partis, les soldats allemands sortent et se font soigner par le médecin, Monsieur Delor.

Ils sont très jeunes, environ 17/18 ans.

Jeanne BRANGER

L'affaire des otages

Le Jeudi 10 Août 1944, Angers était libre : Mme Annie Cherrière, dont nous avons publié hier le récit, et d'autres angevins, tel Mr Jean Monnet, voyaient arriver les premiers soldats américains, débouchant Place de l'Académie et Place du Château (devenue Place J.F. Kennedy). Bientôt, un Officier de la Police Municipale prenait en charge sur sa moto un Officier de Liaison américain et, par la Rue Toussaint, le conduisait à la Mairie où contact était pris avec les autorités municipales ...

Il était 19h. On s'éveillait d'un long cauchemar.

Mais la guerre continuait. En Anjou même. Ainsi, à Ingrandes, les membres de l'équipe d'urgence de la Croix Rouge n'avaient pas fini de servir, au beau sens du terme, tandis que la ville d'Angers respirait déjà.

Voici donc aujourd'hui un autre témoignage très émouvant dans sa simple rigueur. Encore une fois, il ne s'agit pas de "mémoires", mais d'un rapport sans lyrisme adressé au Directeur des équipes rurales du Comité d'Angers et "rendant compte des incidents qui motivèrent l'intervention des équipes d'urgence d'Ingrandes".

Cette relation de Mme du Halgouët compte parmi les documents à verser au dossier de l'Histoire de la Libération de l'Anjou.

Depuis le bombardement du Dimanche 23 Juillet, l'équipe ingrandaise n'avait guère eu l'occasion de relâcher sa vigilance ... Mais reportons-nous au 10 Août, jour de la libération d'Angers.

Ingrandes, le 10 Août :

Les allemands ont arrêté ce matin deux jeunes hommes d'Ingrandes dont l'un avait voulu imprudemment traverser la Loire : Garnier, le passeur, et Vitrac qui travaille aux Caves Grandin.

Les cadavres allemands jonchent toujours le Pont, la journée s'annonce torride et cette situation ne peut se prolonger.

Mr du Halgouët se rend à Ingrandes de bonne heure et après s'être mis d'accord avec le chef des maquisards, le drapeau blanc à la main, s'avance jusqu'à l'endroit où le tablier du Pont s'est effondré sous le dernier bombardement.

Trois hommes se présentent de l'autre côté de la brèche. Il demande à voir un Officier. C'est un soldat armé d'une mitraillette qui s'avance et le tient en joue pendant tout le colloque.

Ils commencent par interroger :

« Y a-t-il encore des américains à Ingrandes ? »

Mr du Halgouët répond : « Je ne suis pas ici pour vous donner des renseignements, je viens vous demander si vous voulez que la Croix Rouge s'occupe de faire enlever vos morts ? »

Oui, ils acceptent, mais à condition qu'on les porte de leur côté à eux. Or, il est impossible de faire passer les brancards sur la brèche du Pont. « Alors, qu'on ramène les morts à Ingrandes et qu'on les leur rende par bateau ». On le fera si c'est possible.

Les brancardiers, accompagnés par Mr du Halgouët, qui tient le drapeau blanc, commencent la relève des cadavres.

On les porte au Garage Lechat et on fait venir trois infirmières pour aider à les identifier. La première salve américaine les a frappés de plein fouet. Ils sont broyés, méconnaissables. Un seul d'entre eux pouvait être sauvé, l'artère fémorale était tranchée, il a pu vivre plusieurs heures disent nos médecins. C'est un garçon de 18 ans qui sort d'un camp de jeunesse hitlérienne.

Nous ne pouvons songer à renvoyer ces corps par voie d'eau. On ne trouverait pas un batelier dans Ingrandes, et déjà les mouches s'acharnent sur les os déchiquetés.

Nous les enterrons dans le cimetière et nous commençons à relever les noms et les numéros des morts sur les carnets englués de sang.

Nous n'avons pas le temps de finir que la canonnade recommence. Nous reviendrons tout à l'heure. Mr du Halgouët fait remonter tout le monde à la Combaudière.

Une heure plus tard, on vient le chercher. Les allemands ont réquisitionné deux jeunes gens du Mesnil et les ont envoyés en bateau réclamer les cadavres. Ils donnent une heure pour les rendre, sinon les sept otages arrêtés ces jours-ci, y compris les deux hommes d'Ingrandes, seront fusillés. Il n'y a plus à Ingrandes ni maquisards ni américains. Mr du Halgouët donne l'ordre d'embarquer les cadavres. Il faut faire libérer nos otages coûte que coûte. Nous irons les réclamer nous-mêmes. L'opération a pu être menée rapidement grâce au concours de nombreux volontaires.

Le bateau fait deux voyages. Nous embarquons avec les trois derniers corps. Pendant ce temps, l'un des nôtres court prévenir les américains qui reviennent de nouveau sur Ingrandes de ne pas entamer une action pendant cette négociation.

Nous accostons à la grève et nous devons attendre assez longtemps le retour des soldats allemands qui ont brancardé les premiers corps jusqu'au rivage. Leur marche est rendue difficile par le sable, et le soleil est aveuglant.

Un soldat armé d'une mitraillette s'avance sur le Pont à notre hauteur et nous surveille étroitement. Nous regardons avec quelque inquiétude un avion américain qui nous survole en suivant le cours de la Loire. Pourvu qu'il n'ait pas d'intention hostile en ce moment, ce serait désastreux.

Difficile négociation :

Au retour des soldats, nous demandons à parler à l'Officier, on nous fait signe d'avancer et on nous conduit dans une grange derrière une maison qui borde la route du Mesnil.

Nous y trouvons un Lieutenant entouré de plusieurs gradés. L'un d'eux, à physionomie obtuse et cruelle, s'amuse à tirer des balles de fusil de sa poche et à les ranger sur la table. Il ne cessera pas ce petit jeu pendant toute la conversation.

Le Lieutenant nous fait avancer des chaises et interpelle Mr du Halgouët :

- Vous ramenez six corps ?
- Non, sept. Il y en a un huitième que nous n'avons pu atteindre.
- Vous êtes Médecin ?
- Non, Directeur de la Croix Rouge.

Le Lieutenant soulève la toile de tente qui couvre les cadavres et les examine rapidement.

- Pourquoi les plaques d'identité sont-elles coupées en deux ?
- Nous l'avons fait pour relever plus facilement les numéros. Vous trouverez les morceaux dans les poches.

Mr du Halgouët demande alors un verre d'eau. On nous apporte du vin blanc.

Je sors ma carte de visite où j'ai inscrit l'adresse des blessés allemands d'Ancenis :

- Monsieur, nous avons soigné dernièrement des soldats de la Wehrmacht, nous les avons conduits à l'Hôpital d'Ancenis. Voulez-vous vous charger de prévenir les familles. Les courriers sont coupés de notre côté et vos lettres iront plus vite que les nôtres.
- Vous avez les noms et les adresses ?
- Les voici.
- Y avait-il d'autres blessés allemands dans cet Hôpital ?
- Oui, mais ils n'étaient pas dans la même salle et je ne les connais pas.
- Nous vous serions reconnaissants si vous pouviez avoir aussi leurs noms et nous les apporter.
- Je m'en informerai à mon prochain voyage à Ancenis.

Il me demande ensuite des détails sur les blessures et des nouvelles des blessés. A ce moment, Mr du Halgouët me prie de réclamer les otages.

- Vous avez arrêté ce matin deux hommes d'Ingrandes. Pour quelle raison ?
- C'est en représailles du « terrorisme ».

- Mais ces pauvres garçons sont innocents. Il est trop injuste des les faire arrêter alors qu'ils n'ont rien fait.

- Madame, je ne le sais pas.

- Mais moi je le sais et je vous donne ma parole d'honneur qu'il s'agit de très braves gens et de gens paisibles qui n'ont jamais porté les armes.

L'Officier sourit et tire un carnet de sa poche. Il me fait orthographier le nom des deux otages d'Ingrandes et griffonne un petit mot qu'il dit tout haut devant nous avant de le remettre à un Sous-officier.

« J'ai ici le Directeur de la Croix Rouge et sa femme. Ils ont ramené nos morts et m'ont apporté les adresses et des nouvelles des blessés allemands soignés à Ancenis. Je vous demande de libérer immédiatement les nommés Garnier et Vitrac, ce sont de braves gens. »

Nous remercions et voudrions attendre les otages, mais on ne sait où ils sont, les uns disent à Botz, les autres à Montjean.

Entre temps, un jeune homme qui avait été arrêté près du Mesnil, et dont j'ignore le nom, est amené et remis en liberté.

On s'informe. On nous fait attendre. Finalement, on apprend qu'ils sont trop loin, on nous les renverra dans la soirée.

Mr du Halgouët insiste : « J'ai votre parole d'Officier ? ». Le Lieutenant lève la main en faisant le salut hitlérien et prend congé.

De retour à Ingrandes, une permanence est établie sur la Cale pour guetter l'arrivée des otages qui doivent se présenter avec le drapeau blanc.

La guerre continue :

11 Août

Ce matin, les otages ne sont pas arrivés. La jeune femme de Garnier, affolée, veut passer la Loire avec une lettre rappelant à l'Officier sa promesse de la veille. Nous la calmons et la persuadons d'attendre quelques heures.

A 11 heures, on vient chercher Mr du Halgouët. Un Officier américain l'attend chez le Maire. Il veut savoir à quelles unités appartenaient les cadavres allemands. Nous ne pouvons guère le renseigner, nos listes n'ayant pu être terminées. Il désire aussi être mis au courant de la question des otages. Le jeune maquisard autoritaire est présent à l'entretien. Il le prend de très haut.

« Vous deviez exiger deux otages contre deux cadavres ». O naïveté. Mr du Halgouët remet les choses au point et rappelle brièvement les événements de la veille.

L'Officier américain prend note. Son Général s'occupera de la question des otages s'ils ne sont pas rendus.

Deux heures plus tard, les allemands commencent à tirer sur Ingrandes avec des mortiers de campagne. Il y a plusieurs blessés. Impossible de les porter à la Verrerie qui se trouve dans l'axe même du tir et dont une fenêtre vient d'être traversée.

Les obus tombent un peu partout. Notre équipe de brancardiers et des volontaires, dont plusieurs ont reçu des petits éclats, montrent un courage et un dévouement admirables et vont sans hésiter partout où on a besoin d'eux.

On porte les blessés dans une tranchée du Bourg où ils reçoivent les premiers soins du Dr Delor, et de là ils sont dirigés sur la Combaudière. Ce sont des civils pour la plupart. Deux d'entre eux sont grièvement atteints. On évacue les deux grands blessés sur Ancenis ... Mme Barbin, notre Infirmière-Chef, les accompagne. Elle aussi a failli être arrêtée par les allemands ces jours-ci. Sa compétence, son sang-froid et son dévouement nous ont été du plus grand secours.

Les blessés légers peuvent regagner leur domicile.

Nous gardons un jeune homme de 20 ans dont la famille n'est pas d'ici et qui a reçu un éclat d'obus à la tête. Nous nous relaierons cette nuit pour le veiller.

L'honneur dans l'autre camp :

13 Août

Les otages ont été libérés. Garnier est arrivé dans la nuit. Il vient lui-même nous annoncer la bonne nouvelle. On attend Vitrac cet après-midi.

Ils ont été relâchés deux heures après notre intervention, dès que la lettre de l'Officier est parvenue au Loroux-Bottereau où ils se trouvaient détenus. Leurs cinq compagnons ont également été remis en liberté, mais ils ont dû revenir par leurs propres moyens, ce qui explique leur retard.

Mr du Halgouët fait aussitôt prévenir le Commandant américain qu'il n'y a pas lieu d'intervenir.

L'Officier allemand, dont j'ignore le nom, s'est montré dans cette affaire d'une courtoisie et d'une loyauté auxquelles nous tenons à rendre hommage.

Dans la journée, nous transférons le Poste de Secours de la Verrerie, trop exposé, au garage de Mr Boumier qui le met à la disposition de la Croix Rouge.

14 Août

On vient chercher notre petit blessé. Sa blessure est guérie mais il n'est pas encore solide et, une fois habillé, il est pris d'une syncope.

On porte un matelas sur une charrette et on l'emmène étendu.

Témoignage de Madame du HALGOUET

LE COURRIER DE L'OUEST Août 1969

La résistance

10 Août 1944

Monsieur Marcel Vitrac comblait un trou de bombe près des Chapellières quand il a été capturé par les allemands et aussitôt emmené dans un de leurs postes.

Pris comme otage, un camion bâché l'a transporté au Loroux-Bottereau.

Etaient otages comme lui : MM Louis Martin, Fernand Garnier, Barbin de la Ruelle des Bouchers, Lemanceau de Montjean, Rival du Rai Granneau, venant de Nantes.

Ils sont relâchés le soir, après l'intervention du Colonel du Halgoüet, et doivent rentrer par leurs propres moyens, généralement à pied.

Ils arrivent à Ingrandes le lendemain.

Monsieur Lépine traversait en barque Monsieur de La Pommelière quand il fut aperçu par une patrouille allemande entre la levée et l'île Meslet.

Il eut un mouvement pour s'enfuir, et fut atteint et tué par un tir de fusil-mitrailleur à 200 m de distance.

Les allemands considéraient Ingrandes comme un repaire de terroristes et s'apprêtaient à incendier le Bourg. Ils avaient le matériel nécessaire.

La présence des américains les dissuada de le faire.

Témoignage recueilli auprès de Mr Marcel VITRAC

Maire du FRESNE

Le combat du Champ de Foire

Les actions de résistance débutent en 1942.

Le "Capitaine Etienne", Instituteur à Belligné, recrute mon mari et l'engage pour un transport d'armes et de munitions à Chateaubriant.

En 1943, un réseau se met en place pour rapatrier les aviateurs alliés.

Il commence, après l'arrestation du Comte et de la Comtesse Saint-Bris, à cacher les aviateurs dans des « pavillons de vigne » où ils échappent aux recherches des allemands, pourtant assistés de chiens policiers.

Le réseau de mon mari participe au sauvetage et à la mise en sécurité du réseau COHORS-ASTURIE traqué par la Gestapo.

En Mars 1944, il est suspecté mais la Police Allemande se méprend, elle arrête puis relâche un « faux suspect ».

Du 28 au 30 Juillet 1944, 17 tonnes d'armes et de munitions sont parachutées à Saint Mars la Jaille et réparties entre les différents groupes.

A partir du 2 Août 1944, après un essai de parachutage à Saint Sigismond, le groupe combat aux côtés des unités américaines et les mène pour la reconnaissance, le harcèlement et le verrouillage des troupes allemandes à Ingrandes et dans les environs.

En 1945, la Compagnie rejoint en Janvier les unités qui contiennent les troupes allemandes de la « Poche de Saint Nazaire ».

Après la guerre, ils reçoivent la distinction de la « Royal Air Force Escaping Society ».

Madame LECHAT-GILLOT

Le récit du sergent André Daviaud

8 Juin 1944

Les maquisards tirent à la Riottière sur des camions allemands, l'un d'entre eux est blessé.

8 Juillet 1944

Nous descendons de la Riottière vers Ingrandes, mon groupe guidant une unité de reconnaissance américaine.

Echange de tirs avec les allemands au Pont du Lion d'Or et sur le Champ de Foire, jusqu'à une tranchée près du Café Hersant.

Je suis armé d'une mitraillette Sten provenant des parachutages.

3 allemands se rendent, dont un jeune SS de 18 ans tout à fait furieux.

Une chenillette allemande contre-attaque dans notre direction, venant de la Gare, suivie par 3 allemands qui me lancent une grenade qui me manque que parce que je saute dans une tranchée. Lucien Ciesska est blessé.

Nous amenons nos prisonniers et blessés Rue Sansonnet.

8 Septembre 1944

Les américains, guidés par le Lieutenant Lachuer, arrivent par le Fresne et coupent la colonne allemande venue du Pont.

Lachuer et Baudoin les arrosent à la mitraillette et les américains les canonnent.

Sergent André DAVIAUD

Le récit de Pierre Koenig

Pierre KOENIG, de MASEVAUX (Alsace), était aussi à Ingrandes, « mais dans l'armée allemande », Voici ce qu'il écrit en Mai 1978 :

Messieurs,

Notre Président m'a montré votre aimable lettre, avec force détails sur le lieu de l'engagement qui a eu lieu à votre Gare et sur le Pont, et dont j'étais un des acteurs. Il y a dans votre relation des événements des faits qui m'étaient inconnus, mais dont je me doutais vaguement, à savoir que le convoi de chars et matériels que nous devons décharger et emmener était bien répertorié par les F.F.I. et les américains, et à propos de ces

parachutistes français qui faisaient partie des opérations. Je me souviens parfaitement que, lors de la fusillade qui a eu lieu sur le Pont, il y avait parmi les américains un soldat en veste camouflage et béret rouge qui me tirait dessus à la mitraillette (heureusement pour moi, au fusil j'étais mort). J'étais à ce moment sous le pont et je me suis tiré vers les premiers wagons stationnés un peu plus loin, puis planqué derrière une espèce de lampisterie.

J'ai essayé de me rendre (puisque'il y avait bien longtemps que nous, Alsaciens, attendions cette occasion). Malheureusement, à peine fis-je mine de sortir le nez de derrière mon cagibi que toute la colonne d'en face me tira dessus ! Je n'eus que le temps de me mettre à l'abri derrière les butoirs du dernier wagon. C'est là que me rejoignit le reste du groupe d'allemands qui était en fait un ramassis de chauffeurs de toute la division qui devaient véhiculer les chars en état de marche vers l'arrière.

Etant donné que les chefs ne nous connaissaient pas personnellement, comme c'était le cas dans nos Compagnies, nous en avons profité, un autre camarade Alsacien et moi, pour prendre nos distances de ce groupe d'allemands. Nous sommes allés sur la colline plus haut d'où nous avons pu voir la suite des événements à la Gare. Nous nous sommes mis en relation avec un garçon d'à peu près notre âge chez lequel nous sommes restés deux jours et qui a averti les F.F.I. du coin, que nous voulions nous joindre à eux; ceux-ci sont arrivés et nous sommes descendus vers Ingrandes dans une vieille guimbarde en chantant le répertoire des chants patriotiques nous venant à l'esprit, bien heureux de voir enfin la fin de ce cauchemar dans l'armée allemande.

Malheureusement, vers la Gare, les américains étant revenus nous arrêterent et nos amis F.F.I. durent nous laisser car nous étions malheureusement toujours en uniforme. Tout se passa bien et les américains nous assurèrent que nous serions démobilisés bientôt, etc. Je vous épargne le reste de l'histoire. Toujours est-il que nous échouâmes en Angleterre où, de nouveau, nous essayâmes de nous engager dans les Forces Françaises, mais tout alla si vite et, de camp en camp, nous nous retrouvâmes en Amérique, et, pour deux ans, là aussi, nous nous engageâmes dans un bataillon qui devait être engagé dans le Pacifique, la bombe termina la guerre et nous nous retrouvâmes en France, via l'Allemagne.

Par la suite, quand même, je réussis à faire des stages dans des unités françaises, en tant que Sergent. Pendant mon absence, ma mère, qui avait continué une petite filière de passage de frontière que j'avais montée avant mon incorporation dans l'armée allemande, reçut, à titre de récompense, la Médaille de la Résistance.

J'ajoute que, dans notre même maison, mon cousin est tombé comme Sous-Officier dans l'Armée Française. Un autre de mes cousins est mort en Russie dans l'Armée Allemande pendant que son frère était Officier dans l'Armée Française. Ainsi va la destinée des Alsaciens.

Voilà, vous avez à présent une idée qui se battait contre qui à la Gare d'Ingrandes.

Je vous remercie encore infiniment de tous les détails que vous avez bien voulu nous faire parvenir et vous prie d'agréer, Messieurs, nos salutations les plus cordiales.

Pierre KOENIG

Une installation mouvementée

Mercredi 5 Juillet 1944

Partant de St Florent le Vieil (j'y remplace le Dr Sourice), je vais avec Yvonne (tous deux à bicyclette) au Mesnil. Elle continue sur Ingrande pendant que je vois des malades au Mesnil avant de rentrer.

Elle voit Mme Doudeuil pour négocier la suite médicale du Dr Doudeuil, son fils, tué par accident le 29 Avril.

Comme elle est sur le chemin du retour à « Cuteboeuf », un groupe d'avions américains à deux fuselages « Lockheed Lightning », bombarde le Pont et en coupe les câbles aval, déversant le tablier sur le sable.

J'assiste au bombardement d'Ingrande du haut du bourg de St Florent le Vieil, de hautes colonnes de fumée et de sable au-dessus de la Loire.

Nous décidons de nous installer à Ingrande. Cette décision nous pèse mais la décision inverse nous pèse aussi. Nous avons des risques à prendre, « Inch' Allah ».

Mardi 18 Juillet 1944

Le bombardement du 5 a endommagé la maison, vitres détruites et toiture abîmée.

Il a aussi détruit les maisons qui enserraient la culée Nord du Pont, tuant la famille d'un coiffeur réfugié, nous dit-on, de St Nazaire.

J'installe mon sac et ma cantine dans la chambre Sud-Est du 1er étage.

Dimanche 23 Juillet 1944

Après quelques visites, je me rends à la messe avec Yvonne à 10 h dans l'Eglise du XVIIIème Siècle. Autel à l'Est entouré de quatre grosses colonnes de marbre vert et noir. Yvonne à ma droite, nous sommes au 5ème ou hème rang sur la gauche, face à l'autel. Assistance nombreuse.

Vers la fin de la messe, le bruit imposant d'une escadre de bombardiers lourds (« Flying Fortresses », ils détruisent le Pont de l'Alleu à La Possonnière) emplît l'atmosphère et vide l'Eglise en quelques secondes. Le Curé renvoie l'enfant de chœur

Au premier rang, à droite, un couple est aussi resté dans l'Eglise désertée. La messe finie, comme nous sortons, nos deux compagnons de messe nous rejoignent dans la nef et nous abordent. C'est ainsi que nous faisons la connaissance du Colonel et de la Vicomtesse du Halgouët qui nous invitent à la Combaudière.

L'après-midi, avec ma canne à pêche Malloch à tambour pivotant, je vais faire quelques lancers de la cale de l'Eglise. J'y rencontre l'Abbé Marcel Bigot, pêcheur aussi mais héraldiste, historien, compositeur et musicien, nous parlons de musique d'orgue en repliant ma canne à pêche.

Je rentre Rue de la Mairie, par le jardin, quand une douzaine de chasseurs bombardiers « Thunderbolt », monomoteurs trapus, commencent à tourner au-dessus du Bourg. J'envoie Yvonne et « la bonne » dans l'abri du jardin, des gens du quartier me demandent l'hospitalité dans cet abri. « Il est fait pour cela, ma bonne dame ! » (Nous l'avons fait creuser le lendemain de notre arrivée).

Je reste dans le jardin jusqu'au moment où je vois le premier avion qui vole bas, dans l'axe de la Rue du Pont, venant du Nord, décrocher sa bombe qui disparaît derrière la maison. Je descends dans l'abri. « Cette fois, c'est pour nous ».

La détonation secoue les rondins du plafond et de la terre filtre sur nos cheveux.

Au hurlement du piqué de l'avion, Madame X, 60 ans, commence à dire « Mon Jésus, miséricorde !, Doux cœur de Jésus, soyez mon amour !, Doux cœur de Marie, soyez mon salut ! ». Dès la détonation, elle complète sa litanie par : « Ah ! Nom de Dieu de Bon Dieu ! cor point baisés de c'te coup là », reprenant une dizaine de fois prières et exclamations, autant que de piqués d'avions et de bombes.

Les avions font ensuite deux autres passages Nord-Sud en mitraillant.

Le silence revenu, nous sortons de la tranchée-abri. Une brume jaunâtre de plâtras et de tuffeau limite la visibilité à une dizaine de mètres, toute vitre a disparu de la maison, les ardoises jonchent le sol, avec des pierres et débris de maçonnerie dans le jardin, la Rue et les pièces du Sud.

En arrivant Place de l'Eglise, le spectacle est étonnant de cette place quasi-comblée par les débris de l'Eglise et des maisons environnantes.

Nous dormons le soir sans avoir la peine d'ouvrir la fenêtre : l'air circule librement dans la maison.

Madame Doudeuil, qui était à la Riottière, a vu le clocher bondir puis s'effondrer dans la brume jaune qui couvrait la ville.

Il n'y a pas de morts ni de blessés graves. Il n'y avait que très peu de gens dans les maisons et personne dans les rues.

La rue basse et la Place de l'Eglise sont impraticables dans un chaos de décombres. Ingrande est presque vidée de ses habitants.

Mardi 25 Juillet 1944

Un maçon a été blessé en déblayant une maison Place de l'Eglise : cuir chevelu et crâne.

Mercredi 26 Juillet 1944

Des avions tournent à nouveau au-dessus d'Ingrande.

Un train allemand est en Gare.

Nous allons dans la tranchée-abri du jardin. Pendant dix minutes on entend le « hurlement » des avions en piqué et une abondante mitraille.

Nous sortons de l'abri alors que des allemands blessés arrivent à la maison.

Dans mon Cabinet Médical, je les panse. Je leur remonte le moral en leur disant qu'ils ont perdu la guerre et qu'ils vont bientôt rentrer chez eux. Ce sont des Waffen SS dont l'un habite Strasbourg. Ils en ont assez de faire ce métier. Ils sont de la « Das Reich ».

Je vais ensuite au Fresne où le train de munitions brûle dans la tranchée, secoué par des explosions qui projettent des débris brûlants sur tout le quartier et jusqu'en Loire en vaporisant l'eau à l'impact.

Un instituteur C.R. voudrait aller dans le train pour en extraire les blessés. Je lui dis que nous soignerons les blessés extraits, leur extraction concernant uniquement l'armée allemande. Nous soignons les blessés sur la grève et les prairies de la Bastille. Des habitants sont debout, au pied des quais, face à la Loire, pour éviter la pluie de flammèches et de ferrailles brûlantes projetée par l'explosion des torpilles du train au fond de la tranchée.

Je rencontre le Colonel du Halgouët et le Dr Delor.

Je vais ensuite m'occuper de mes malades du Bourg.

Pendant le repas de Midi, je suis « kidnappé » par les allemands qui m'embarquent pour la Combaudière ou un Officier me fait une harangue de remerciements pour les soins donnés à ses hommes.

Ils me ramènent à la maison où je reprends le repas interrompu.

Samedi 29 Juillet

Une bombe vers 4 h du matin, à la Gare dit-on ?

Dimanche 30 Juillet 1944

Après Midi, passage d'avions.

Lundi 31 Juillet 1944

A la consultation, jeunes allemands de « l'Organisation Todt » (travailleurs).

Mardi 1er Août 1944

Réunion au Château de la Verrerie avec le Colonel du Halgouët et le Dr Delor au sujet de l'organisation de la Croix Rouge pour la « Défense Passive ». Les caves ont un groupe électrogène qui nous permet d'avoir l'électricité et des nouvelles radiodiffusées.

Les Anglo-américains sont à Avranches et les Russes à Varsovie.

Mercredi 2 Août 1944

Dans l'après-midi, des avions mitraillent la voie ferrée vers la Gare, brève incursion.

Jeudi 3 Août 1944

Le bruit court que les alliés seraient à Vire et à Rennes, tout au moins leurs colonnes avancées.

Le soir, une blessée, tombée dans une cave, une bouteille sur le bras, fait une hémorragie du pli du coude. Après pansement compressif, j'essaie de l'envoyer suturer à l'Hôpital. Je cherche en vain une voiture et de l'essence. Je demande à des allemands jeunes, sympathiques et francophones, qui logent à l'école libre, mais ils n'ont d'autre véhicule qu'une chenillette et pas assez d'essence !

Vendredi 4 Août 1944

Les alliés seraient à Châteaubriant.

Explosions lointaines, pas de bombes, mais de gros obus ou explosions de munitions ? Les allemands parlent de brûler leur train en Gare. Atmosphère tendue. L'après-midi, des avions arrivent, bruyante mitraille sur la Route Nationale.

Il paraît que le seul autrichien qui garde le train « liquide ses stocks ».

Je vais lui parler pour me procurer une arme, mais il n'en a plus. Il en a « assez » et compte rester là.

Colonnes de fumée sur la route de Paris. Les « anglais » seraient à Blain, Redon et Châteaubriant.

Près de la Brellerie, deux camions sont incendiés sur la route de Paris. De nombreux camions y passent.

Dans le silence de la nuit, j'écoute : on n'entend pas de bruit de canon.

Samedi 5 Août 1944

A bicyclette, par Tournebride : sur la route de Paris, voitures hippomobiles allemandes, cuisines roulantes.

Au retour de tournée vers La Chapelle; j'apprends que les allemands revenus ont botté, roué de coups et achevé au pistolet le petit autrichien liquidateur, qui a profité hier soir de sa braderie pour s'enivrer au lieu de se cacher ou de s'enfuir.

Les alliés seraient à St Sigismond et Villemoisin. Je vais à la Riottière et à Malnoue, rien vu d'américain !

Après souper, on s'attend à des combats entre la douzaine d'allemands cantonnés chez les sœurs, à l'école des filles, et les américains.

Mais, vers 21 h, les allemands s'en vont par la Rue du Pont et passent le Pont. Ils jettent en passant quelque chose dans la Loire.

Quelques minutes après, des « maquisards » arrivent, casqués et armés. Ils parlent de passer la Loire pour attaquer les allemands.

Nous nous couchons. Quelques coups de feu dans la nuit.

Dimanche 6 Août 1944

Au matin, je suis appelé à la Riottière pour un homme qui a été blessé cette nuit d'un coup de fusil de chasse dans les fesses. C'est le gendre de L., il ferait partie de la Milice ?

Je lui retire quelques plombs superficiels en attendant son transport à Angers. On lui procure 10 litres d'essence.

Avant la messe, nous allons voir une voiture « alliée » devant la Gare. C'est un vieux gazogène français que conduit un parachutiste.

L'après-midi, je vais à la pêche en canoë. Au retour, le parachutiste et des maquisards sont à la Riottière et tirent sur les camions allemands qui passent. Ils ont arrêté G.C., la bonne, pour lui demander « ses papiers ».

Lundi 7 Août 1944

Les allemands sont revenus occuper leur train.

Ils veulent prendre des otages.

Je pars voir une malade à la Huttière par la Route de Candé, je vois Mr Jumentier, le Maire, qui remonte vers la Riottière.

En passant le pont du chemin de fer, je dépasse les allemands qui ont pris position, avec leurs armes individuelles, fusils, grenades et un fusil mitrailleur.

En arrivant à St Julien, avant le Ménardeau, je rencontre JMB, le parachutiste d'hier, qui marche, armé d'une mitraillette, avec quelques maquisards, suivi de 6 ou 7 jeeps et véhicules armés ou automitrailleuses.

Je redescends avec eux vers la Riottière. Ils s'arrêtent au Fief Egaré. Je reste avec eux sur une jeep portant une mitrailleuse lourde dont le conducteur me dit « I need someone to direct my firing ».

D'où nous sommes, il peut tirer sur le passage à niveau et la route de Tournebride, par dessus « l'étang ». Je suggère à mon américain de se placer à Tournebride, ce qui arrêterait toute voie de repli aux allemands, mais il me dit qu'ils ne cherchent pas le combat, qui risque d'être meurtrier, mais seulement à chasser l'ennemi en détruisant son organisation.

L'échange de tirs dure 3/4 d'heure environ, et, sur un coup de sirène, les américains font demi-tour vers Candé.

Je reprends mon vélo dans le fossé de la meunière, à 20 m de là, et je fais le tour du terrain de sport pour rentrer dans le Bourg par la Caternité. Je retrouve le Colonel Du Halgouët au Poste de Secours de la Verrerie. Nous allons de là, Rue Sansonnet où sont amenés des blessés chez le Dr Delor. Un allemand est dans la cour, allongé, plusieurs balles l'ont frappé dans le ventre, du côté droit, et sont sorties dans la région lombaire. C'est G.M., de Stuttgart,

C'est un S.S. Il répète : « Mein Frau, Mein Kinder » et demande un crucifix. Il est entouré de maquisards et de parachutistes. Je le perfuse de Nacl. Deux autres allemands sont amenés, prisonniers, blessés à la face et à l'épaule gauche, et deux autres sont indemnes. On amène L.C., parachutiste blessé, fracture ouverte du tibia, 2 orifices, balle dans le scrotum. Je lui fais l'anesthésie pendant que Delor lui appareille sa jambe fracturée. Nous envoyons les allemands à Ancenis et nous hospitalisons L.C. à la Verrerie en attendant d'avoir localisé les troupes alliées. Cela fait, nous le prenons dans la camionnette de Douchement pour l'emmener, avec le Colonel Du Halgouët et moi, à la rencontre des américains qui passent à Candé.

En route, nous ne rencontrons heureusement pas d'allemand mais un Piper Cub vient nous survoler très bas avant notre entrée à Candé. A la Gendarmerie de Candé, on nous envoie chez le Dr Evrard : il arrêtera une ambulance américaine qui prendra en charge le blessé.

La route de Châteaubriant à Angers est occupée par l'impressionnant défilé ininterrompu des camions et blindés américains, en nombre, en ordre et très équipés. Des avions lents Piper Cub surveillent la colonne. Impression de force écrasante et de marée irrésistible avec une souple allure insouciant... Retour à Ingrand tard.

Mardi 8 Août 1944

Visites vers Bégrolle et la Chapelle. Au retour à bicyclette, sous la pluie, j'apprends que des américains sont passés à la Riottière. Après Midi, les allemands reviennent par le Pont et installent un fusil mitrailleur à son extrémité Nord, provoquant une panique chez des filles aux chevelures déjà pavoisées de tricolore.

Je repars voir le blessé civil au Vau et à la Brellerie. Au retour à Ingrand, les américains ont remplacé les allemands et occupent le Bourg. J'en invite un à la maison, c'est Merle Crawford, 20 ans, de Chicago, qui me montre des photos de sa famille.

Sa branche maternelle est originaire de Sainte Luce, à 45 kms d'ici, près de Nantes.

Le gros de la troupe repart vers Candé, ne laissant que quelques hommes près du Pont.

Mercredi 9 Août 1944

L'après-midi, les allemands, armés, aux casques camouflés de filet et de feuillage, arrivent par le Pont. Je les vois de la fenêtre du premier étage qui donne sur la Rue du Pont, à travers les fentes des persiennes fermées.

Je fais allonger mes trois femmes sur le plancher, dans la pièce Nord de la maison, pendant que j'observe la Rue du Pont par la fenêtre Sud-Ouest.

Quatre ou cinq, au ras des maisons côté Ouest de la Rue, sont dans mon champ visuel.

Brusquement, je les vois détalier vers le Nord en criant « Panzer I », en même temps qu'on entend des coups de feu rapprochés. Une canonnade éclate qui secoue toute la maison. Je ne vois pas le canon, pourtant tout proche.

Une mitrailleuse entre en jeu et des rafales de mitraillette. Je conduis tout le monde dans l'abri du jardin à la première accalmie.

L'engagement dure une heure et demie, Rue du Pont et à la culée Nord de celui-ci.

Les coups de feu s'espacent, des corps d'allemands sont étendus sur le Pont, des balles s'écrasent sur la façade Sud de notre maison située dans l'axe du Pont, la fusillade reprend de temps à autre.

Nous montons nous coucher en évitant de passer devant les fenêtres Sud-Est. Notre lit à la tête appuyée au mur Sud-Est, nous sommes ainsi abrités des projectiles légers, nous nous couchons habillés.

La nuit, un formidable passage d'avions, d'une densité et d'une durée sans précédent.

Jeudi 10 Août 1944

Je vais au Pont le matin : des cadavres d'allemands sont étendus sur le Pont, désarmés par leurs adversaires.

Hier, la colonne allemande qui entrait à Ingrande par le Pont a été coupée par une unité américaine venant par le Fresne, qui l'a décimée sur le Pont à l'arme individuelle, mais surtout à la mitrailleuse et au canon de 37.

Le Colonel du Halgouët a appris que des otages ont été pris en face et veut aller parlementer avec les allemands qui occupent la culée Sud du Pont. Il emprunte à Yvonne un torchon qui lui servira de drapeau blanc avec un manche à balai. Il traverse les 550 m du Pont contre l'avis des maquisards dont certains menacent de reprendre le tir.

Il revient après une discussion pénible avec un Officier S.S. qui jouait avec son pistolet, mais finit par accepter une trêve que les américains acceptent aussi.

Nous allons ramasser sur le Pont les corps de sept allemands horriblement tués : crânes éclatés, lambeaux de cervelles, bras arrachés et désarticulés, thorax béants, déjà colonisés par des guêpes.

Nous les mettons sur une charrette pour les transporter au Garage Lechat, Rue du Cimetière, où nous les identifions (Scheib, Hermann etc ...). C'est assez pitoyable de trouver dans leurs portefeuilles les photos de ces garçons de 20 ans entourés de leur famille...

Le Colonel du Halgouët nous dit de ne pas passer une autre nuit dans notre maison constellée d'impacts et nous invite à loger à la Combaudière.

Nous y montons nos sacs à dos et y dînons.

Les allemands réclament les cadavres pour s'assurer qu'ils n'ont pas été pris et torturés par les terroristes. Sinon, ils fusilleront les otages qu'ils détiennent (Vitrac, Garnier...).

Le Colonel du Halgouët, Delor et moi, nous arrivons à convaincre les américains qui veulent, en représailles, fusiller des prisonniers allemands.

Les papiers militaires des morts sont copiés et remplacés. Ceux-ci sont amenés à la Cale de la Pierre Percée. Madame du Halgouët exige d'accompagner son mari : « mon allemand est meilleur que le vôtre ». De plus, elle parle le Russe, langue de certains S.S.

Ils s'embarquent et il me dit : « Docteur, je vous demande de prévenir vous-même ma fille s'il nous arrivait un accident ».

Une plate les transporte sur les sables du Sud qu'ils traversent vers la culée Sud du Pont. Un maquisard ivre (il fait chaud) dit : « Je tire sur le premier qui montre sa gueule ». Atmosphère tendue au moment où des allemands traversent le sable avec des brancards pour enlever leurs morts de la plate. Ils font plusieurs tours, il n'y a que deux brancards et 300 m de sable à traverser. Le Colonel et Madame du Halgouët reviennent au bout d'une heure. Un Officier de Cavalerie allemand a signé l'élargissement des otages. Les choses ont été facilitées par les nouvelles qu'ils ont pu donner de Gérard Moench, blessé le 7, et qui a été opéré à l'Hôpital d'Ancenis, il va mieux...

Après avoir fini mes visites à bicyclette, je rentre à la Combaudière où nous couchons dans une chambre du premier étage.

Vendredi 11 Août 1944

Très forte explosion dans la nuit, nous descendons à Ingrande, pas de dégâts supplémentaires dans le Bourg, mais la nuit est claire et nous permet de voir que la pile centrale du Pont a sauté, quelque chose brûle sur la pile suivante.

Nous remontons à la Combaudière, et au matin je redescends à la maison Rue du Pont.

A midi, nous y déjeunons. Il fait très chaud et j'attends un soleil moins brûlant pour partir à bicyclette à St Sigismond.

Soudain, une déchirante explosion toute proche. Je sors dans la Rue de la Mairie et à l'angle de la Rue du Pont, je regarde celui-ci : rien. Je rentre dans le jardin et une nouvelle explosion toute proche : un obus de mortier crible d'éclat l'angle Ouest de la maison que je viens de quitter. Dès la suivante, je fais rentrer les femmes dans l'abri (pendant que le tireur recharge sa pièce), un blessé ruisselant de sang entre dans l'abri.

Retour dans la maison quand le tir s'espace. Je vais ensuite soigner des blessés. Il s'agit d'un tir de mortier de 81 Brandt. Il y a quatre ou cinq blessés légers et trois plus graves. Je les soigne avec Delor.

Visites à bicyclette à St Sigismond et au Chêne de Villemoisin. Soupé et couché à la Combaudière.

Samedi 12 Août 1944

Les otages sont revenus.

Je fais mes consultations (rares).

Un maquisard (A.G.) vient chercher une motocyclette qu'il a laissé l'autre jour dans mon garage.

Le soir à la Combaudière.

Dimanche 13 Août 1944

Messe à l'Eglise du Fresne.

Lundi 14 Août 1944

De Champtocé, on voit les flammes et la fumée du Pont d'Ingrande dont les traverses de bois brûlent toujours.

Nous rentrons coucher à Ingrande.

Le canon tire pendant une partie de la nuit.

Mercredi 16 Août 1944

Je retrouve dans les jardins de la maison les fusées-culots des mortiers de 81 (fabriqués par Pinchard et Denis, dont le Directeur est mon oncle !).

Jeudi 17 Août 1944

Un maquisard (A.L.) me montre le fonctionnement d'une mitraillette Sten.

Dimanche 20 Août 1944

Les allemands se rappellent à notre bon souvenir en tirant à nouveau plusieurs obus de 81 qui tombent à la Mairie et dans le jardin de la Pierre Percée qui jouxte le nôtre.

Les obus ont étêté plusieurs arbres et brisé une lucarne à la Pierre Percée.

Je vais à Angers en camion avec des blessés. Sur la route, épaves calcinées des combats : nombreux camions, un avion, un char, maisons brûlées.

Angers est pavoisée. Le Pont de la Basse Chaîne, dynamité et effondré, se franchit grâce à une passerelle de fer de l'armée américaine posée sur l'arche centrale.

Il pleut.

Mercredi 23 Août 1944

Nous apprenons l'arrivée des alliés à Paris.

Mardi 29 Août 1944

Les allemands ont quitté la rive Sud de la Loire.

De nombreuses personnes traversent la rivière, une pluie fine commence à tomber...

- Il y a 43 jours que je suis ici.

- J'ai parcouru 1.200 Kms à bicyclette.

Dans la maison :

- pas d'eau,

- pas d'électricité,
- pas de vitres : rideaux de parachutes et punaises,
- peu de toiture : les ardoises sont dans le jardin, - on ne peut s'appuyer sur les cloisons, soufflées,
- pas de téléphone.

La cuisine se fait au feu de bois dans la cheminée. Chandelle de suif et lampes à graisse dans des patates creusées nous éclairent.

Les pneus de la bicyclette contiennent les chambres à air grâce à des surliures de ficelle. Les roulements sont des tronçons de fil de fer segmentés à la pince et limés !

Il n'y a d'essence ... qu'au marché noir.

Le Pont est coupé. On passe en barque.

Nous mettons nos affaires dans une armoire (prêtée), et nous accrochons le sac de camp. 35 maisons sont détruites.

Il y a eu cinq morts civils et huit militaires. Au moins, (c'est à dire à ma connaissance).

Jean-Baptiste Glotin

Documents annexes

Lettre de l'Ambassade des Etats-Unis concernant la libération d'Ingrandes (31 mai 1974)

EMBASSY OF THE UNITED STATES OF AMERICA

Bureau de l'Attaché Militaire Ambassade des Etats-Unis 2, Avenue Gabriel

75382 PARIS CEDEX 08

Le 31 Mai 1974. RLG/rr

U-7179-74

Monsieur A. Lointier

Président de l'Amicale du 1er Bataillon F.F.I. Le Tertre

44150 Saint Géréon

Monsieur le Président,

Comme suite à votre lettre du 5 Mars dernier, dans laquelle vous demandiez des renseignements sur l'unité américaine qui libéra Ingrandes-sur-Loire en 1944, j'ai le plaisir de vous informer que nous venons de recevoir un message en réponse à notre demande adressée en Mars au Département de l'Armée des Etats-Unis. Je vous en donne la traduction ci- après :

« Les archives de notre Bureau indiquent que ce fut probablement le Peloton de Reconnaissance de la 83ème Division d'Infanterie qui libéra Ingrandes, en France, aux environs du 8 Août 1944. A cette époque, le Peloton, commandé par le Capitaine (actuellement Commandant en Retraite) Heister H. Drum, dont l'adresse est la suivante : 5706 Bellamah Avenue, N.E., Albuquerque, New Mexico, 87110, patrouillait le long de la Loire, entre Nantes et Saint-Georges, pour observer l'ennemi et le contenir au Sud du fleuve. Pour l'exécution de cette mission, le Capitaine Drum déploya ses trois sections dans les villes suivantes, à partir desquelles elles patrouillèrent le long du fleuve : 1 ère à Mauves, 2ème à Ancenis. Les commandants de ces formations ne sont pas indiqués dans les

archives, mais les noms des Lieutenants House. Burton et Wallon apparaissent sur la feuille de route du Commandant Drum pour le mois de Septembre ».

Si vous désirez recevoir des renseignements complémentaires, peut-être pourriez vous écrire au Commandant Drum.

En souhaitant que les précisions ci-dessus vous soient utiles, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

RALPH L. GODWIN

Colonel USA

Attaché Militaire Adjoint.

Tract des alliés (juillet 1944)

Français

Du 5 au 12 juillet, en une semaine, plus de cent avions allemands ont été abattus par l'aviation britannique.

Mais on ne vous l'a pas dit.

Le Haut Commandement allemand cache systématiquement la vérité aux français comme il la cache aux allemands mêmes.

Il divise par six le chiffre des pertes allemandes.

Il multiplie par trois le chiffre des pertes britanniques.

EXIGEZ LA VÉRITÉ